

## ***TÉMOINS***



## QUELQUES SOUVENIRS SUR DOROTHY BUSSY (1920-1938)

par

Jean-Pierre VANDEN EECKHOUDT

Aussi loin que remonte ma mémoire — c'est à l'âge de deux ou trois ans que je place mes premiers souvenirs — j'y rencontre Dorothy Bussy.

Mes parents étaient très liés avec les Bussy, depuis 1906 déjà. Pendant les six mois "d'hiver" que nous passions chaque année à Roquebrune, nous fréquentions les Bussy quasi quotidiennement. Un sentier pentu et rocailleux, sous de merveilleux oliviers, menait de notre Angélique à leur Souco; je l'ai parcouru bien des fois sur les bras de mon père, avant d'être capable d'y faire mes premiers pas.

Curieusement, l'impression la plus ancienne que je garde de la Souco, la plus tenace et la plus étroitement associée au souvenir de ses habitants, est une impression olfactive. Indescriptible comme tous les parfums, "l'odeur Bussy", délicieuse et que je n'ai retrouvée nulle part, avait trois composantes : avant tout, la fumée de bois d'olivier, à laquelle se mêlaient l'odeur de la peinture à l'huile des tableaux de Simon et celle des livres qui tapissaient les murs, de leur vieux papier et du cuir de leurs reliures. Cette odeur inoubliable symbolisait, pour le petit enfant que j'étais, l'accueil chaleureux, le confort douillet, le plaisir de voir des images merveilleuses dans les livres que me montrait Dorothy, de regarder les tableaux d'animaux de Simon — j'avais déjà la passion de l'histoire naturelle qui ne m'a plus quitté depuis —; le plaisir aussi d'apprendre à me débrouiller dans un langage mystérieux et nouveau.

En effet, dès mon âge le plus tendre, Dorothy m'avait parlé anglais — à tel point que je peux dire avoir appris les deux langues en même temps, et ce n'est que par manque de pratique de l'anglais que je suis devenu francophone. Elle me prenait près d'elle; d'une voix douce, musicale et pénétrante, elle me racontait des histoires simples

qu'illustraient les ravissants petits livres de Beatrix Potter qu'elle feuilletait avec moi; chaque jour, traditionnellement, nous reprenions les mêmes contes (Peter Rabbit, Squirrel Nutkin, Little Black Sambo) que j'ai vite connus par coeur et comprenais parfaitement. Méthode efficace sans doute : après 65 ans, je peux encore les réciter aujourd'hui.

Dorothy m'emmenait aussi dans le paradisiaque jardin de la Souco; nous y cheminions sous les orangers et les oliviers, réchauffés par le doux soleil d'hiver. Elle m'expliquait les fleurs, les arbres, les insectes. Elle m'arrêtait devant un talus de terre nue, vertical, ensoleillé, où apparemment ne se voyait rien de particulier; là, avec un brin de paille, elle soulevait "*the spiders' trap-doors*", ces petits couvercles ronds, à charnière, admirablement camouflés, ajustés comme des portes de coffres-forts, qui masquaient l'entrée des terriers des petites mygales du Midi : j'étais émerveillé.

Plus tard, quand il s'avéra que ma santé fragile et notre transhumance bisannuelle entre la Belgique et Roquebrune m'empêcheraient d'aller à l'école, mes parents confièrent à Dorothy qui l'avait généreusement proposé, le soin de faire mon instruction. Ah, quel privilège d'avoir eu, pendant dix ans, l'esprit meublé, mais surtout ouvert, par Dorothy Bussy !

Les leçons — en anglais bien entendu — se passaient soit dans la bibliothèque de la Souco, à la grande table devant les fenêtres ensoleillées, un bon feu de bois d'olivier dans le dos; soit, quand il faisait vraiment bon, sur les marches de marbre de la terrasse extérieure. Là, assis sur d'odorants coussins arabes en cuir, baignés dans le parfum des mimosas, des orangers, des cyprès, bercés par le chant printanier des fauvettes mélanocéphales, nous lisions, commentions, étudions nos textes, nos cartes, nos images, nos documents.

La méthode de Dorothy, qui était le reflet même de son esprit, était de ne pas chercher à inculquer une connaissance isolée, mais bien de montrer à un enfant, si jeune fût-il, combien les différents aspects du savoir humain sont reliés, dépendants les uns des autres, dépendants aussi des conditions géographiques, économiques, politiques, religieuses, sociales qui prévalaient au moment de leur formation. Toute leçon d'histoire se donnait devant un atlas grand ouvert; toute lecture de Shakespeare (j'y ai été initié très tôt) était accompagnée d'images représentant les costumes, les villes, les usages de l'époque; le latin

s'appuyait sur des documents sur l'art romain, la politique, les voyages de ce temps. Cela peut sans doute sembler utopique : mais Dorothy avait le don de simplifier les choses, de les éclairer l'une par l'autre, de les mettre à la portée d'un jeune entendement. Jamais je n'oublierai une importante leçon de morale : m'ayant d'abord fait parler des mœurs des grenouilles — un sujet que je connaissais bien — et glissant insensiblement d'une chose à l'autre, Dorothy, aidée de peintures de vases grecs, m'a expliqué des poèmes de Sappho et d'Alcée; puis, devant des portraits d'Elizabeth et du Comte d'Essex, elle m'a conduit à découvrir que "*love is the MOST important of all feelings*". Quel souvenir, quelle gratitude je garde pour cet enseignement ! C'est avec grande émotion que j'ai lu, plus d'un demi-siècle plus tard, que je n'avais pas été le seul à en jouir, puisque dans sa lettre n°559 à Gide (tome II, p. 390), Dorothy écrit que "donner de plus en plus de temps à Jean-Pierre et à son latin" fait partie pour elle des "trois quarts des plaisirs de la vie".

Dorothy Bussy jouissait d'un développement exceptionnel de la sensibilité, du sens moral, et des facultés intellectuelles. Elle n'avait sans doute que peu d'intérêt pour les sciences; en revanche, dans les domaines de la littérature, de la poésie surtout, de la linguistique, de l'histoire, de la politique, de la morale, de la philosophie, des religions, des beaux-arts, Dorothy était érudite. Un seul domaine, je crois, lui était totalement étranger : celui de la musique, où elle n'avait aucune sensibilité ni aucun jugement — comme elle l'avoue elle-même dans une lettre à Gide où elle le remercie de l'envoi de ses *Notes sur Chopin* auxquelles elle dit ne rien comprendre. L'érudition de Dorothy était d'un type très particulier que je n'ai rencontré que chez elle : elle était faite, non de l'accumulation d'innombrables connaissances, mais d'une étonnante propension à comparer les faits et les idées, à chercher à saisir les rapports, les liaisons entre les différentes manifestations de la sensibilité, de la pensée et de l'activité créatrice des hommes; une tendance obstinée à établir des ponts, à creuser des tunnels entre les domaines apparemment les plus divers. L'érudition de Dorothy s'apparentait plus à une immense culture qu'à une science universelle. Quant au sentiment, il m'a toujours semblé — et c'est capital — que pour Dorothy, la tête et le coeur devaient aller de pair, avec éventuellement priorité pour le second.

Ses jugements, clairs et tranchés, étaient dûment fondés sur une information complète; ses prises de position solidement motivées. Mais,

une fois ses idées arrêtées, elle les défendait contre vents et marées avec une conviction de militante, une passion et une foi quasi romantiques.

Je crois que Dorothy était, dans le plein sens du terme, ce qu'au temps de la Renaissance, on appelait un Humaniste. Mais elle était aussi très modeste : jamais elle ne faisait étalage de ses capacités; ses oeuvres écrites l'ont été dans un secret longtemps et jalousement gardé (voir *Olivia* !)

Mon père, le peintre Jean Vanden Eeckhoudt, avait une très profonde amitié pour Dorothy, qu'il estimait la personnalité la plus riche et la plus intelligente qu'il connaissait; il avait la plus grande considération et, j'ose le dire, une certaine crainte de ses opinions ! De son côté, elle avait beaucoup d'estime et d'admiration pour la peinture de Vanden, dont une toile (*L'Angélique* ou *La maison du peintre*, 1922) ornaît le mur de la Souco, derrière le fauteuil de Simon Bussy, en face de Dorothy. Elle avait aussi beaucoup d'affection pour ma mère Jeanne, qui un jour, par une intervention certes brutale mais résolue et efficace, avait sauvé *in extremis* la vie de Janie, qui mourait d'étouffement, sous les yeux de ses parents, paralysés par l'épouvante.

Ainsi qu'elle le précise dans une de ses lettres à Gide, Dorothy était tout à fait rationaliste et incroyante. Cependant, elle avait trop bon goût pour ne pas considérer les religions, et le christianisme en particulier, ses adeptes sincères, ses textes, ses rites, ses monuments, avec le plus grand sérieux. Elle n'aurait pas toléré, par exemple, les plaisanteries faciles d'un "anticléricalisme primaire", si j'ose dire. Trouvant une grande poésie au symbolisme des Écritures, elle faisait souvent usage des maximes et proverbes qu'elle avait trouvés dans la Bible et les Évangiles et enregistrés dans son infaillible mémoire. Par exemple, en octobre 1940, alors que la débâcle française semblait bien avoir installé définitivement la dictature nazie sur le continent, Dorothy nous a écrit, pour regonfler un peu notre espérance, la citation suivante : "*The mills of God grind slowly, but they grind exceeding small*". Mais, profondément britannique, élevée dans une atmosphère protestante — sinon dans les pratiques de la religion — elle était prodigieusement agacée par l'attitude morale et sociale des catholiques.

Au point de vue politique, bien qu'issue d'un milieu hautement bourgeois, appartenant à l'intelligentsia victorienne, Dorothy avait, du fait de sa générosité de coeur et de son sens profond de la justice, des

convictions que l'on appellerait aujourd'hui "de gauche". Mais avec beaucoup de lucidité cependant et aucun emballement prématuré : il faut lire dans ses lettres comment elle a accueilli les professions de foi de Gide en faveur des Africains maltraités et, un peu plus tard, sa tentative de "communisme évangélique", si j'ose dire; je me souviens du soulagement qu'elle a éprouvé quand Gide, revenu de Russie, a honnêtement confessé que ce n'était pas là, et de loin, ce qu'il avait espéré.

Au début de 1929 déjà, Madame Sita Staub, la compagne de Ferdinand Hardekopf — le traducteur allemand de Gide, qui séjournait alors à Roquebrune dans des conditions assez voisines de l'exil — avait fréquenté assidûment la Souco, complétant les connaissances en langue allemande de Dorothy et apprenant l'allemand à Janie — le tout en quelques semaines. Madame Staub a fortement imprégné la Souco des théories communistes, au point que Dorothy est devenue un peu — et Janie complètement — trotskyste. Tout cela ne sortait d'ailleurs pas du domaine intellectuel.

Dans l'espoir de susciter mon indignation contre les préjugés racistes, Dorothy m'avait raconté une aventure qui fut à deux doigts de lui coûter la vie, et qui révèle à quel point elle avait été élevée elle-même dans toute la raideur des conventions victoriennes. Alors qu'elle était une toute petite fille, aux Indes où son père, général, s'occupait de faire construire des chemins de fer, elle jouait un jour dans le jardin du bungalow, sous la garde d'un vieux domestique indigène, des plus dévoués, mais qui était tenu à un tel respect envers sa petite maîtresse, qu'il n'avait le droit, sous aucun prétexte, de la toucher ou même de lui adresser, le premier, la parole. Tout à coup, Dorothy a vu ce pauvre homme blêmir, se tordre les mains de désespoir, étaler les signes les plus évidents d'une épouvante muette. Sans s'en apercevoir, elle jouait tout près de l'endroit où s'était cachée une daboya, ce grand, superbe et infailliblement mortel serpent que la science appelle la Vipère de Russell ou encore la Vipère élégante. Le domestique n'osait pas, ne pouvait pas faire un geste pour arracher de là l'enfant confiée à sa garde, ni même lui adresser — le premier — la parole pour l'avertir du danger imminent ! Je me plais à imaginer que c'est en entendant, lui aussi, le récit de cette aventure que Simon Bussy a conçu sa prédilection pour la Vipère de Russell, qui est de tous les reptiles celui qu'il a peint le plus souvent, et le mieux, au Zoo de Londres.

Quand les Bussy ont quitté la Souco pour s'établir à Nice, nous les avons vus beaucoup moins souvent. La dernière visite que nous leur avons faite avant la guerre date de la Noël 1938. Après les années merveilleuses de la Souco, nous avons été très attristés de les trouver dans un environnement aussi diminué. Après la guerre, en avril 1955, accompagné de ma femme mais malheureusement sans nos enfants (que j'aurais pourtant souhaité lui montrer), j'ai fait une toute dernière visite à Dorothy qui se trouvait avec Janie à la Souco. J'ai été surpris et ravi de voir que, malgré le grand âge qui l'avait quelque peu momifiée physiquement, Dorothy Bussy avait conservé intactes sa vigueur intellectuelle, sa vivacité et son extrême gentillesse.

#### ANDRÉ GIDE À PEÏRA-CAVA

Les quelques souvenirs que voici se rapportent au séjour que fit André Gide à Peïra-Cava, du 7 au 17 août 1927; ils se raccordent très exactement aux notes de la Petite Dame (tome I, pp. 326-333) et à la lettre N°360 de André Gide à Dorothy Bussy (12 août 1927), (voir *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy*, tome II, 108-109).

Pour qui ne connaîtrait pas Peïra-Cava (en niçois, Pierre-creuse : il existe une caverne cachée dans la forêt), je rappelle que c'est, à 30 km au nord de Nice, non pas un village, mais un simple lieu-dit, crête boisée à 1500 m d'altitude. Le long d'une petite route se trouvent une grande caserne (22e, 24e et 25e bataillons de Chasseurs alpins), quelques villas destinées aux familles des officiers, et quatre hôtels, à l'époque très primitifs, où se réfugiaient l'été les bourgeois chassés de la côte par les fortes chaleurs (la mode n'était pas encore de se rôtir au soleil, et la Côte d'Azur devenait déserte en été). Peïra-Cava jouit, par sa situation, d'un climat merveilleux, alliant la douceur méditerranéenne à la stimulante fraîcheur alpestre. Loin d'être une vallée encaissée, c'est une crête d'où l'on voisine, presque à égalité de niveau, avec les montagnes environnantes; les chaînes plus hautes de l'Authion et du Mercantour ne se voient que de loin — ce dont Gide se plaint dans sa lettre 360 à Dorothy Bussy. Peïra-Cava même est (ou plutôt était) situé dans de somptueuses forêts de pins géants, de hêtres et d'épicéas montagnards. La pureté et la



fraîcheur tonique de l'air, le temps constamment splendide, en étaient réputés.

En été 1927, la famille Van Rysselberghe séjournait dans un petit appartement de la villa "Les Charmettes", près de la crête de la montagne, à l'écart des autres habitations, au milieu de merveilleux bois. La villa comportait trois niveaux, accessibles indépendamment par des "passerelles" de bois se rattachant à la forte pente du terrain. Le niveau inférieur était habité par la propriétaire, Madame de Payan, vieille Monégasque hautement pittoresque; au dessus, les Van Rysselberghe; au dessus encore, dans un grenier rustiquement aménagé, les Vanden Eeckhoudt.

Les Van Rysselberghe, cet été-là, comptaient la Petite Dame, Elisabeth, Catherine (4 ans) que l'on n'appelait pas encore Catherine Gide, la jeune et corpulente Nell, gouvernante anglaise de Catherine; le tout sous la garde vigilante de la chienne Niska, grand loup alsacien noir, remarquablement dressé. La famille Vanden Eeckhoudt, amis de longue date des Van Rysselberghe et de Gide, comportait Jean Vanden Eeckhoudt (1875-1946), peintre belge, sa femme Jeanne, sa fille Zoum (25 ans) peintre aussi, et le jeune Jean-Pierre (8 ans), petit garçon plutôt sage qui se livrait avec passion à l'histoire naturelle. Ce sont les Vanden Eeckhoudt qui avaient attiré les Van Rysselberghe à Peïra-Cava, dans ces mêmes Charmettes où ils avaient déjà estivé en 1917 — mais alors avec les Bussy, qui habitaient l'appartement du deuxième niveau.

Désireux de séjourner auprès d'Elisabeth et de Catherine, André Gide est arrivé de Nice avec Marc Allégret le 7 août, par le car du soir. La Petite Dame (page 326) fait état de la grande fatigue des deux voyageurs... Ces montées de Nice à Peïra-Cava étaient en ce temps de véritables aventures : le car, une invraisemblable guimbarde, tombait souvent en panne dans les lacets du Col Saint Roch; quand on voyait une vingtaine de mulets d'artillerie quitter la caserne pour aller chercher le car, on savait que celui-ci n'arriverait certainement pas avant minuit.

Gide et Marc se sont installés à la pension Les Coccinelles, à cinquante mètres des Charmettes. Cette pension était tenue par Madame Toumaïeff, une très distinguée personne de l'aristocratie tsariste; tout le personnel était également russe (la Côte d'Azur, à l'époque, regorgeait de réfugiés russes blancs, qui se disaient tous princes ou grands-ducs, et qui subsistaient par tous les moyens honorables à leur portée).

Gide et Marc passaient presque tout leur temps aux Charmettes, avec les Van Rysselberghe. La “passerelle” couverte qui reliait notre appartement à la montagne est immédiatement devenue ce que la Petite Dame appelle “la place publique de nos rapports” (p. 331). C'est en ce lieu, inconfortable mais délicieusement entouré d'arbres et de rochers, et jouissant d'une vue incomparable, que Gide, sur notre petite table, tapait à la machine des heures durant. J'étais très étonné de le voir dactylographier directement, sans brouillon manuscrit. Chez Dorothy Bussy, qui faisait mon instruction et mon éducation (je n'allais pas à l'école), j'avais pris l'habitude de ne voir taper à la machine que des textes définitifs, préalablement composés, raturés, mis au point à la main : de là mon grand étonnement de voir un grand écrivain composer directement à la machine. Gide tapait assez rapidement (moins vite qu'une dactylo professionnelle), mais avec l'aisance d'un habitué. C'est cet étonnement qui rend mon souvenir particulièrement marquant et fiable.

Gide (“Bypeed”) se promenait beaucoup — sans aller très loin — dans les bois, les rochers, les crêtes, tantôt avec Elisabeth et Marc, tantôt avec mon père, tantôt avec nous tous. Les promenades de l'après-midi avaient généralement pour but l'orée de la splendide forêt de la Mairis. Là, dans un site dégagé et ensoleillé, devant l'un des plus beaux panoramas qui se puisse rêver (la vue s'étendait de la Corse à l'Argentera, en couvrant au passage l'Estérel et les Alpes provençales), une minuscule grange en pierres sèches, avec toit de chaume, servait d'abri à un primitif et pittoresque “salon de thé”; il était tenu par deux autres aristocrates russes qui nous versaient, d'un authentique samovar en cuivre, de petites tasses d'un thé bouillant, parfumé... à la lavande ! Gide, toujours curieux de faits humains, essayait d'interroger ces Russes sur leur passé, mais renonçait vite devant leur souriante discrétion. Gide avait la bonté de s'intéresser aussi au petit gosse que j'étais alors; il m'expliquait les fleurs, les animaux. Un jour, il m'a ramené, vivante sur un morceau d'écorce, une superbe Rosalie des Alpes, ce grand coléoptère longicorne, bleu cendré aux taches de velours noir; un autre jour, il m'a apporté, dans la trappe où il s'était fait prendre, un magnifique loir gris de soie, à longue queue en plumet — loir qui, après avoir été longuement admiré, a été solennellement remis en liberté sur la demande de Gide. Il s'intéressait aussi beaucoup, et se les faisait raconter, aux expériences nocturnes d'Elisabeth; celle-ci, avide de sensations originales et fortes, et désireuse

de jouir de la sérénité des nuits peïracaviennes, allait parfois “dormir” dehors, allongée à même le sol, sur la crête de la montagne, sa chienne couchée en travers du corps. Elle y dormait d'ailleurs fort mal, car Niska, tenue en alerte par l'incessant jacassement des loirs, les appels des hulottes et les glapissements lointains des renards, ne cessait pas un instant de gronder. Le récit de tout cela passionnait Gide. Comme le rapporte la Petite Dame, pendant le séjour de Gide, un colossal incendie a ravagé la forêt de Clans, derrière la montagne du Tournaiet, de l'autre côté de la vallée de la Vésubie. Il n'y avait pas de vent, et un mur de fumée noire montait verticalement dans un grand silence, obscurcissant le ciel au point qu'il faisait presque nuit dès quatre heures : Gide, à notre balcon, contemplait cette catastrophe, les yeux exorbités. Deux jours plus tard, le feu a pris tout près de Peïra-Cava, au vallon de l'Infernet. Après le souper, dans la nuit complète, et sur les instances de Gide, celui-ci, mon père, Elisabeth et moi, nous sommes allés à la Pierre-plate d'où l'on voyait le feu de tout près et, sur fond de flammes, les silhouettes des soldats qui s'efforçaient de combattre le fléau sans eau ni moyens appropriés d'aucune sorte. Devant ce spectacle dantesque, Gide était transporté d'enthousiasme, alors qu'Elisabeth et mon père étaient écœurés, désolés de voir les arbres séculaires anéantis en quelques secondes (Voir Petite Dame, page 331).

J'ai été extrêmement surpris, en lisant la lettre N° 360 de Gide à Dorothy Bussy, que Gide dise ne pas aimer Peïra-Cava : sur place, il donnait une impression exactement contraire; et nous avions attribué à son éternelle “bougeotte” le fait qu'il n'y soit resté “que” dix jours. Les deux premières lignes de cette lettre 360 : “*Oui, c'est de Peïra-Cava que je vous écris, ... il faut que je vous l'avoue...*” s'expliquent par le fait que Gide savait très bien que Dorothy Bussy adorait Peïra-Cava (j'ai plusieurs lettres d'elle qui en témoignent), après y avoir vécu en 1917 avec ma famille.

Gide a cependant gardé un assez bon souvenir des Coccinelles pour y avoir envoyé, un an ou deux plus tard, André Malraux et Emmanuel Berl.

Autre précision, qui ne concerne plus Peïra-Cava.

Quand Gide, dans les années 1926 à 1935 environ, séjournait à Roquebrune chez les Bussy, à la Souco, il s'y trouvait privé de piano, les

Bussy n'étant en aucune façon musiciens. Aussi venait-il presque régulièrement chez nous qui avions un bon piano à queue. Malgré les vingt minutes de trajet à pied qui séparaient la Souco de notre Couala, Gide arrivait très tôt, souvent avant huit heures du matin; il trouvait les portes-fenêtres du salon ouvertes et pour ne pas déranger ses hôtes il s'installait immédiatement. C'est en entendant du Chopin que nous nous disions : "Tiens, Gide est déjà là !"

### GIDE ET LA BANDE BLANCHE 1936.

Au printemps 1936, l'agitation politique et sociale gagnait toute la France. A Roquebrune, une vingtaine de jeunes garçons — de 15 à 20 ans — avaient pris prétexte de l'atmosphère excitée du moment pour se réunir, le plus souvent la nuit et discuter ensemble. Ces garçons, propres-à-rien pour la plupart, se disaient des révolutionnaires se réclamant hautement du Front Populaire, un peu des poètes (ils fredonnaient quelques chansons et il y avait parmi eux un vague accordéoniste : nous n'étions pas encore au siècle de la guitare); ils étaient en tout cas un peu voyous, et ne trouvaient pas trop d'objections à chiper une bicyclette ou à piller, à l'occasion, un poulailler mal fermé. Ils ont décidé un beau jour — ou plutôt une belle nuit — de s'appeler la Bande Blanche. Pourquoi ce nom ? Mystère. Ils s'assemblaient, par les nuits sereines, dans un bois d'oliviers du bas de Roquebrune. Là, assis en cercle, ils bavardaient de politique, écoutaient un peu l'accordéon, fomentaient quelque menu larcin. Les Roquebrunois comprurent vite que la Bande Blanche avait plus de compétence pour vider quelques bouteilles et pour agacer les gens par son tapage nocturne, que pour préparer au Monde des lendemains qui chantent.

Or, nous n'avons pas été peu surpris d'apprendre, par une amie voisine du terrain de réunion de ces jeunes révolutionnaires de pacotille, que Gide avait été vu, à plusieurs reprises semblait-il, trônant au milieu de la Bande Blanche, et participant au verbiage général avec le plus grand sérieux.

Que cherchait donc Gide parmi ces jeunes vauriens bavardant sous les oliviers ? Etait-il en quête des idées nouvelles que pouvait avoir la jeunesse (et quelle jeunesse !) sur les grands problèmes sociaux du moment ? Ou cherchait-il simplement, dans la nuit tiède et parfumée du

Midi, sous un admirable clair de lune, à revivre d'anciens souvenirs et à se trouver au milieu de garçons ? Nous ne l'avons jamais su. Ce qui en revanche est certain, c'est que sa présence a inquiété les "gens bien" des environs, qui se demandaient de bouche à oreille : "Maintenant que les types de la Bande Blanche ont l'approbation de Monsieur Gide, vont-ils faire les quatre cents coups, commettre n'importe quoi ?"

Inquiétudes bien inutiles : sans raison apparente, lassée sans doute de sa-propre vanité, la Bande Blanche s'est évaporée comme elle était née; quelques mois plus tard, les Roquebrunois rassurés en avaient perdu jusqu'au souvenir.

Encore un souvenir très précis : à Roquebrune, par un tiède après-midi de fin mars 1932, ma mère se trouvait seule avec moi à La Couala car mon père et ma soeur séjournaient, pour y peindre, au village voisin de Gorbio.

André Gide et, pour une fois, Jean Schlumberger sont arrivés vers trois heures à la Couala. Un peu déçus de ne pas voir les peintres, absents, les deux amis ont été cordialement reçus par ma mère qui leur a fait longuement les honneurs de l'atelier et du jardin. Enfin, nos deux visiteurs sont repartis ravis, chacun tenant, d'une main, un grand rameau fleuri d'amandier, cueilli au jardin; de l'autre, une énorme tartine de ce pain complet, très spécial, que mon père se faisait faire au prix de mille difficultés (blé moulu à la main, etc...), enduite d'un beurre tout aussi spécial que ma mère fabriquait elle-même ! Les pratiques compliquées d'un régime naturaliste étaient une des préoccupations dominantes de ma famille en ce temps; Gide s'était longuement informé de ce sujet auprès de ma mère. En redescendant de la Couala, les deux écrivains se livraient, si j'ose dire, à des travaux pratiques.

\*

Au moment de clore ces souvenirs, il m'en revient un autre que je raconte, dans l'espoir de faire sourire. Il y a depuis longtemps prescription...

Comme à tous ses proches amis, Gide nous envoyait ponctuellement chacun de ses livres dès sa sortie de presse. Or, ces livres (sauf un !), nous ne les avons jamais eus... Le facteur de Roquebrune, personnage fort pittoresque qui portait le nom euphonique de César-Auguste Ségurand,

avait repéré — je ne sais comment — ce que contenaient les petits paquets portant l'étiquette de Gallimard; et, tout bonnement, il se les appropriait ! Cet homme, pourtant tout à fait inculte, s'est ainsi constitué au fil des années une jolie petite collection d'éditions originales avec dédicaces manuscrites. Seul *Œdipe* a échappé à ce détournement; il est vrai que ce jour-là, Ségurand était malade et remplacé. Malgré la petite enquête discrète qui lui a permis d'arriver à la certitude de ces larcins, mon père a toujours renoncé à porter plainte, convaincu (à juste titre sans doute) que Ségurand se serait vengé à la manière provençale, en boutant le feu à notre bois de pins et, par là, à notre maison. Ce que nous redoutions par-dessus tout.

Le pauvre Ségurand n'a pas profité longtemps de sa "bibliothèque privée". Le jour de la Libération, et pour fêter l'événement, il est allé pêcher les oursins, à bord de la barquette qu'il avait construite de ses mains en 1936, et nommée superbement "Le Front Populaire". Assez pris de vin, le brave pêcheur a piqué sa foëne, non dans un oursin, mais dans une mine allemande; en sorte que le Front Populaire et son lettré capitaine ont volé en miettes dans un fracas de tonnerre et une grandiose gerbe d'écume.

Décembre 88